

u Centre d'art contemporain de Genève, la Biennale de l'image en mouvement installe quinze propositions à l'aise dans leur époque

INTELLIGEMMENT ARTIFICIELLE

S MUEL SCHELLENBERG

Il y a la sagacité organique des champignons, à la base d'un rhizome de sièges façonnés par le designer péruvien Giacomo Castagnola, au rez du Bâtiment d'art contemporain. Et il y a toutes les facettes très actuelles de l'intelligence artificielle, une l au service de l'art qui a la bougeotte: la Biennale de l'image en mouvement, ou BIM'24, multiplie les variantes possibles de l'entendement.

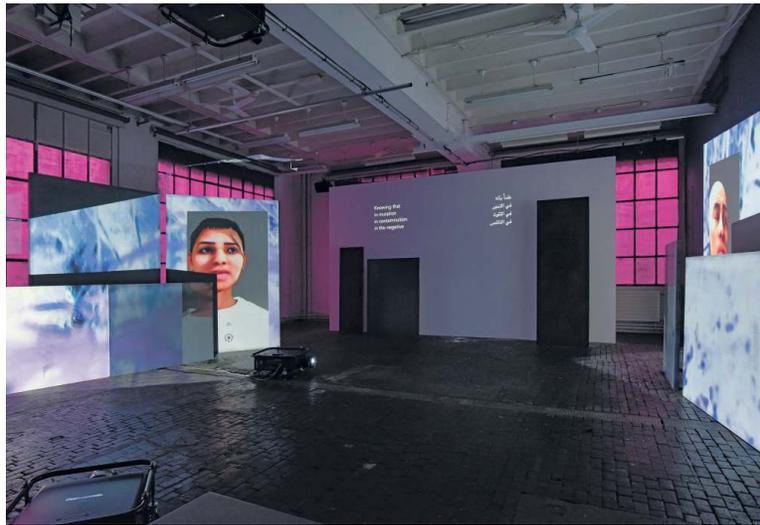
vec ses quinze artistes et collectifs dispersés sur les cinq niveaux de l'édifice, la manifestation du Centre d'art contemporain de Genève s'appelle « Cosmic Movie Camera ». «Elle parle davantage du présent que du futur, mais aussi de nous», formulent les co-commissaires, la curatrice étasunienne Nora N. Khan et le directeur des lieux, Andrea Bellini. «C'est une proposition très poétique. L'art nous dit qu'il faut défendre à tout prix notre humanité», ajoute ce dernier, dont l'institution fête son demi-siècle cette année.

ctivée par un autre Andrea en 1985 déjà – le regretté André Iten –, la manifestation désormais organisée par le Centre d'art a les contours d'une plateforme de création: les artistes sélectionnés ont carte blanche pour «produire l'œuvre de leurs rêves», selon Andrea Bellini. Par exemple *Ya is Wi dow* (2024), installation d'Américain – oui, c'est un pseudo. L'œuvre comporte trois films inspirés par l'écrivaine de science-fiction Octavia E. Butler, présentés sur un grand écran dont la structure devient visible par rétro-éclairage – elle évoque une maison au style «arts and crafts».

Évangile meurtrier

u premier étage, le collectif nomade multi-espèces et bureau de recherche artistique indépendant Interspecifics, fondé à Mexico en 2013, propose une nouvelle étape de son *Code: Vitalis*. Sur six tours d'images LED, on découvre les fruits d'une recherche artistique visant à générer des organismes hybrides bactéries-I. Non sans inclure les «possibilités de points de vues féministes sur la science», explique Leslie Garcia, membre du collectif. En fond sonore, on entend une suite de définitions de la vie – il y en aurait plus de cent.

vec *Salvia Retreat* (2024), Lauren Lee McCarthy teste «l'évolution des limites de nos corps ces dernières années», avec la pandémie, «et ce que nos fluides corporels représentent pour nous», explique-t-elle. L'écran, un groupe de personnes procède à des



Basel bbas & Ruanne bou-Rahme, *Postscript: after everything is extracted* (2021-2024).

COURTOISIE DES ARTISTES & CENTRE D'ART CONTEMPORAIN GENEVE POUR LA BIM'24

échanges plus ou moins intimes, qui sont matière à discussion. Un étage plus haut, Sahej Rahal expose un formidable jeu vidéo disposé comme une installation, avec dessins préparatoires et créatures en 3D, qu'on retrouve aussi à l'écran – l'univers ludique qui se déploie est celui d'une Terre débarrassée de ses humains, mais pas sauvée pour autant.

Dans son installation *Videosculpture XXL (The Gospel)*, Emmanuel Van der uvera traque l'empire invisible des algorithmes. «J'ai généré toutes les images avec l'aide de l'intelligence artificielle», explique l'artiste belge. Une exception près: un jeune Chinois actif dans une gigantesque mine de terres rares, qu'on voit chanter sur l'étonnant dispositif mis en place – on n'en dévoilera pas la magie. Son récit croise la conversation entre Van der uvera et une amie virtuelle, mais aussi The Gospel (l'Évangile), tristement célèbre et

meurtrière plateforme de sélection de cibles humaines générées par l'I à Gaza, pour le compte d'Israël.

On reste au Moyen-Orient avec l'installation vidéo du duo palestinien Basel bbas & Ruanne bou-Rahme, qui propose une nouvelle étape de son travail *Postscript: after everythi g has bee extracted* débuté en 2021. On y parle botanique autochtone et résistance par le chant et la danse, dans une réalité régionale où les occupations impliquent une situation de deuil permanent. Les images sont ponctuées de portraits des jeunes manifestants de la Grande Marche du retour de 2018, qui demandaient la démolition du mur enfermant Gaza.

L' en procès

Dans l'espace suivant, Lawrence Lek utilise l'image de synthèse pour orchestrer le procès d'une voiture autonome – elle est accusée d'avoir enlevé le PDG

de sa marque. Ça se passe dans la ville intelligente SimBeijing, où les machines ont l'accent étasunien et où l'histoire ne pouvait se conclure qu'avec ce verdict: l'auto est envoyée en *rehab*.

u troisième étage du Centre d'art contemporain, Shuang Li imagine une fiction au format vertical du smartphone, où elle mélange son histoire personnelle à celle de la Suisse. *vec 11.11* (2024), Sheila Chiamaka Chukwulozie construit une installation toute en symboles – sable et sablier, métronome, fontaine... –, servant de décor à un film poétique puisant ses enjeux dans le tarot. Plus directement ludique, *No Space for Redemption* (2023) de Danielle Brathwaite-Shirley a la forme d'un roman visuel interactif.

lors que la vidéo *Nowruz* (2024) d' ziz Hazara raconte l'exil du jeune fghan, qui a décidé de devenir artiste lorsqu'il a découvert en 2012 des œuvres de la documenta de Kassel exposées à Ka-

boul. Dans une scène de ce film très intime, on entend Hazara apprendre le français avec son téléphone. La prof virtuelle lui demande d'où il vient mais ne comprend pas sa réponse – «Kaboul», prononcé sans l'accent Sorbonne. «Répétez s'il vous plaît.»

Sans fin

On complète l'étage avec les sculptures en verre soufflé de Jenna Sutela, «qui sont mon portrait neuroplastique», confie l'artiste finlandaise basée à Berlin. «Si vous les regardez attentivement, vous plongerez dans un état de somnolence», prévient-elle. u quatrième étage, le duo de designers italiens Formafantasma recycle les déchets de nos vies informatiques; alors que le Suisse Ifatih nous invite à pousser un landau fifties, ce qui active un écran remplaçant bébé, récite d'une existence tout en regrets – une «lettre d'amour à la vie», commente Andrea Bellini.

Grâce à EPOCH, la BIM'24 durera bien au-delà de sa fermeture officielle

Enfin, le film *La Gola* (2024) de l'Italien Diego Marcon propose un échange épistolaire entre deux êtres séparés géographiquement et par leurs vécus respectifs: Gianni raconte les nombreux petits plats qu'il vient de s'engouffrer, alors que Rossana évoque la mort imminente de sa mère. Une fin tragique que ne connaîtra pas la BIM'24, prévue pour durer au-delà de sa fermeture. Tout d'abord sur EPOCH, espace d'exposition virtuel imaginé par Wu+, où la biennale a été entièrement recrée (avec quelques bonus). Et parce que les œuvres au programme rejoindront la VideoDatabase du Fonds d'art contemporain de la Ville; et que le projet cantonal MIRE, lancé en 2017 dans plusieurs gares du Léman Express, inclura des productions commandées à Lawrence Lek et à Emmanuel Van der uvera. I

BIM'24, Centre d'art contemporain de Genève, jusqu'au 16 mai, ma-di 11h-18h, centre.ch

Hamed bdalla, pionnier de l'art moderniste égyptien

Exposition Le Zentrum Paul Klee, à Berne, consacre à Hamed bdalla une présentation concise. L'artiste égyptien, pionnier de l'art moderniste, est exposé pour la première fois en Suisse.

Il s'agit d'une grande première. L'artiste égyptien Hamed bdalla (1917-1985) est exposé pour la toute première fois dans notre pays. Cet artiste autodidacte, né dans une famille de paysans de la Haute-Egypte, dans la région nubienne, n'a suivi aucune formation artistique. Ce qui ne l'a pas empêché d'obtenir une reconnaissance internationale assez tôt dans sa carrière.

Une sélection concise de ses œuvres (une cinquantaine de tableaux) est à découvrir en ce moment au Zentrum Paul Klee, à Berne, dans le cadre de la série *Fokus*. Cette section de l'exposition permanente du musée présente des aspects particuliers de l'œuvre de Paul Klee ou des contributions à la réception globale de l'artiste.

Les premières sources d'inspiration d'Hamed bdalla sont à chercher dans les paysages et les

villages de sa région d'origine, mais également dans les cafés en fumés du Caire, la capitale. Exilé en Europe dès les années 1950, notamment à Copenhague et à Paris, l'artiste n'a jamais cessé de faire référence dans son œuvre à la situation politique tendue de son pays.

Dans ses toiles, Hamed bdalla commente la guerre et l'oppression, souvent à l'aide de symboles universels: des mères tenant leurs enfants, des corps fragmentés, etc. Que ce soit en noir et blanc ou avec des couleurs vives, le peintre cherche à donner une voix aux gens simples et aux opprimés bien au-delà de l'Égypte.

Membre du courant Hurufiyya, bdalla a développé le potentiel artistique de l'alphabet arabe. Il a même inventé ses propres «mots créatifs», traduisant en couleurs des mots arabes, mélangeant l'abstrait et le figuratif. L'opposition entre le profane et le sacré constitue également la colonne vertébrale de son œuvre. Une dualité qui s'explique à travers différentes techniques et supports: papier froissé, surfaces fissurées, papier de



Les mants de Shemm Ennessim, 1953.

EMM MUEL LITTOU/ RTIST EST TE

Zentrum Paul Klee, Berne, jusqu'au 26 mai. zpk.org

LIERTÉ